

*Le berger «Unfemio» surveillait tranquillement son troupeau dans les éteulés, secs après la moisson...- mais cela il allait le raturer.*

L'horizon avance avec moi. Vers où? Les arbres défilent, m'évitent, me fuient. Ils glissent de l'autre côté de la vitre, réduits à des hachures. Cela en devient douloureux. Qu'est-ce qui m'échappe? Qu'est-ce que j'approche?

Ailleurs les montagnes dérivent sur des bancs de brumes tandis que dans ma chair une inquiétude imprécise, grandissante, voudrait lancer des amarres.

*Dans les champs jaunes pâles, striés après la moisson «Unfemio» surveillait tranquillement son troupeau. Son esprit engourdi par la canicule du mois d'août, desséché par la seule compagnie de ses moutons était incapable d'organiser les quelques sentiments que la routine lui permettait d'avoir.*

Il se lève et regarde par la fenêtre, tout en songeant que «Unfemio» faisait depuis longtemps partie de la plaine où son troupeau n'avait que de l'air et des pierres à ruminer.

*Il était au moins aussi sec, aride, limité et abruti qu'elle.*

Comment lui dire qu'il me dérange?.

Alourdi par un sommeil sans gêne, il est en train de la coincer contre la fenêtre. Si je le repousse, songe-t-elle, comment va-t-il réagir? Son corps est repris par la secousse du train. Étrangement la vision d'un hibou hiératique qui sommeille au-dessus d'un piquet surgit de sa mémoire et la fait fugacement sourire.

La tête de l'homme croule sur son épaule, sans qu'il se réveille pour autant. L'odeur des cheveux gras surprend désagréablement la femme. Elle détourne la tête. Suspend sa respiration.

Le visage reflété sur la vitre lui apparaît aussi las que son esprit. C'est parce que je suis inquiète, nerveuse même. Je ne sais pas pourquoi, songe-t-elle, j'avais toujours espéré que ce voyage allait me rassurer. Elle entrouvre prudemment son sac, reprend

l'article qu'elle a déjà délaissé à quatre ou cinq reprises sans pour autant arriver à se concentrer sur *La Passion Turque* de Antonio Gala.

Son regard revient vers la vitre et elle y voit, accentuées par un jeu d'ombres et de lumières, les premières rides de la quarantaine. Et soudain sur le paysage s'estompe, se dessine sa chevelure ébouriffée, sa bouche encore jeune, mais définitivement marquée par des sillons à peine perceptibles, le nez joyeusement insolent, le regard est aigu, les mains abandonnées sous la lueur de la veilleuse. Une image que le paysage traverse avec indifférence.

*L'idée lui vint de manger. Il se réfugia sous l'ombre épaisse de l'orme centenaire. À ses pieds la source débordait en éclat transparent. «Unfemio» s'assit sur une pierre d'où il pouvait, à son aise, contrôler les mouvements des troupeaux.*

Le martèlement de la machine à écrire s'arrêta brusquement. La page est arrachée, déchirée. Depuis deux jours qu'il est cloîtré dans une chambre de la pension *Casa Piedad*, Alberto se débat avec les données contradictoires, récoltées auprès des habitants du village. Sa passion avait toujours été celle des traditions populaires, et particulièrement les légendes, les suppositions, les anecdotes, les fables, les proverbes de la tradition orale. Il avait subitement eu le sentiment de devoir se dépêcher comme si en quelques années tout allait filer entre les doigts.

*Le berger s'approcha du ruisseau pour apaiser sa soif. Il se mit à genoux sur la rive. Il commença à boire à pleines gorgées. Sur la surface ondoyante il crut apercevoir furtivement la figure d'une jeune fille aux cheveux longs et noirs, un visage qui devait fatalement être ravissant. Il regarda promptement derrière lui pour s'assurer qu'il était le seul à la percevoir. C'était toujours la même quiétude de l'été. Le même cisaillement des cigales. Haussant les deux épaules et tout de même un peu perplexe, il revint nonchalamment s'asseoir à l'ombre de l'orme. Les apparitions éveillaient toujours son appétit. De sa besace il tira la moitié d'un pain et un beau morceau de fromage dur. Il étala le sac sur ses genoux, déposa le pain et le fromage au-dessus, prit le couteau...-Non, c'est trop. Son propos n'était pas les caractéristiques du déjeuner de «Unfemio» mais...*

Laissant son héros déjeuner à son aise, Alberto poussa un soupir, s'étira et suçça un cachou avant de se décider à sortir pour confronter à nouveau ses renseignements contradictoires auprès des gens du village et rétablir des limites raisonnables à une tradition qu'il ne trouvait pas si simple que cela.

Elle se retient de prendre une cigarette pour dissiper l'inquiétude qui grandit alors qu'elle vient de franchir les limites du pays de son enfance. Le train s'arrête dans un grincement, elle se sent partagée. La tentation de ne pas descendre l'étroit et pourtant il faut qu'elle y aille, c'est sûr. A l'extérieur s'étale un quai familier qui est devenu comme celui de n'importe quelle autre gare inconnue... Quelques personnes se faisaient des adieux précipités. Ses mouvements s'accomplissent sans elle et marche à petits pas indécis. Ça pourrait être un jeu. À décider. Un bâillement la retient un moment entre les géraniums rouges couverts de poussière, au-delà de la barrière.

Ce n'est qu'un sentier à moitié effacé par la végétation où s'enfoncer comme autrefois. Presque comme autrefois. Jamais tout à fait comme autrefois. Mais peut-être qu'à la fin du jour tout sera-t-il comme avant, les mêmes eaux limpides, les herbes odorantes.

La tête débordante d'histoires confuses, Alberto s'était malencontreusement engagé dans un sentier muletier, assiégé par les ronces ce qui ne fait qu'accentuer une impression d'étouffement, un sentiment d'asphixie mentale et physique. La sueur perle au front et aux aisselles. À force de se débattre entre les épines, sa chemise colle au corps. Il lui faut à tout prix passer, franchir la difficulté, lutter contre la fatigue et coordonner ses mouvements pour retrouver une harmonie dans ses pensées.

Ne lui fallait-il pas faire le point après qu'on eu encombré sa légende d'une multitude de variantes appartenant à d'autres histoires? Heureusement, les lieux étaient toujours les mêmes, l'orme, le ruisseau même si des fois s'y ajoutaient des éléments étranges et disparates: une grande couvette métallique pleine jusqu'au bord, un serpent qui scintillait comme une émeraude, et un énorme trésor dont n'importe qui deviendrait le possesseur à condition de...

N'est-il pas périlleux d'avoir abandonné son pull jaune sur un muret? Une telle négligence ne lui ressemble pas. Tant pis. Dans son beau chemisier en soie blanche elle a soudain l'impression d'aller à la rencontre d'elle-même bien qu'elle éprouve aussitôt une petite angoisse ou plutôt une sorte d'affolement intime comme si elle n'était pas attendue. En réalité c'est peut-être un effet de la fatigue, du soleil du plomb. Le refuge d'un arbre isolé la prétend comme une promesse.

En s'approchant elle le reconnaît, ses souvenirs rejoignent le présent.

L'orme.

Maintenant qu'elle l'a identifié quelque chose s'épaissit en elle. Dans son tronc l'arbre est fissuré. Un creux dont on l'a toujours menacée, lorsqu'elle était enfant, afin qu'elle ne s'approche pas de l'eau vive. Et c'était cela. Rien que cela. Un trou pas vraiment profond et pas vraiment mystérieux d'où aurait pu jaillir le grand et méchant serpent émeraude. Elle y glisse la main assurée d'échapper au sortilège et frémit tout de même au contact de quelque chose tout à la fois humide, lisse et dangeusement doux. Elle retire rapidement sa main ceinte d'une toile d'araignée.

*Pendant ce temps-là «Unfemio» se morfondait dans l'attente d'une présence inattendue quand tout à coup il s'entendit interpeller d'une voix un peu autoritaire. «Donne-moi à boire. De l'eau» reprit impérativement la voix. «Offre-moi à boire dans tes paumes». Elle dut insister parce que le berger interdit ne réagissait pas. Il osa enfin relever la tête et vit une jeune fille vêtue de feuillage.*

Elle avait tout enlevé à l'exception de ses bottines noires lacées. Le vent la frôlait et lui rendait la peau fine et fluide. Au point où elle en était elle aurait voulu étreindre l'arbre. Ou bien que l'arbre l'étreigne, qu'il l'entoure de ses branches, la serre. Que chacune de ses feuilles soient des doigts légers. Déjà contre ses seins et son ventre le contact rugueux de l'écorce du tronc est doux. Elle sentait le battement

de son coeur s'accorder, se répercuter, s'ajouter aux craquements, aux élans de la sève.

Assis près du ruisseau, Alberto ressentit lui aussi une présence. Il relève les yeux et regarde autour de lui. Rien à l'horizon. Pourtant il ne se sentait plus aussi seul. Peut-être parce qu'il avait enfin trouvé le ton de sa légende. *«Unfemio regardait la fée ou la déesse sylvestre. Il ne savait trop de quel monde elle avait surgi. Un coup de vent par chance lui ôta toutes ses feuilles. Nue, elle était nue. Sans prendre le temps de bien la détailler, Alberto se retourna vers l'arbre afin de le décrire... Elle était là. Elle était réellement là aussi nue que dans ses pensées, ou presque.*

Sous l'arbre, la femme fit un petit mouvement vif de la cuisse gauche. Une fourmi l'avait piquée, *déclenchant un sortilège auquel «Unfemio», interdit, ne pouvait pas croire. Les cuisses se tendaient et se détendaient. Un sourd tressaillement se propageait sous la peau.*

Comme pour nourrir son texte, Alberto cherche à se rappeler la légende de Daphné. Elle dut éprouver de semblables sensations lorsque sa peau se couvrit de l'écorce du laurier.

Par contre, sous l'arbre la femme n'éprouvait pas l'élan enchanté de la sève brûlant dans ses veines. Une étincelle de terreur vira instantanément en fureur, en éclair dans ses prunelles nues et l'orme centenaire trembla de toutes ses feuilles lorsque la femme-bête courba l'échine et heurta vigoureusement son tronc de sa tête qui grandissait en disproportions monstrueuses. Son torse devenait une énorme voûte de peau noire brillante. Deux cornes courbes crevèrent le front. Ce dernier séisme intérieur força la femme, possédée par le désir taurillon, à tomber à genoux. Elle voulut appuyer ses mains sur le sol pour éviter la chute mais ses sabots indépendamment de sa volonté raclaient le sol pierreux tandis qu'un mugissement montait du plus profond de sa poitrine, se faisait entendre dans toute la plaine. L'animal piétina, trépigna dans la poussière avant de s'y vautrer. Puis se redressant, elle se lança, le front buté contre le nuage de poussière, en se sentant progressivement plus perdue et minuscule.

*L'espace d'un plissement de paupières et déjà elle avait repris toutes ses formes de femme.*

Alberto crut à une hallucination comme si des pensées intimes se court-circuitaient. C'est qu'il se sentait presque obligé de voir, de vouloir c'était une femme métamorphosée en taureau. Ce qu'elle devenait après, la légende ne le disait pas. Il concentra ses pensées. Inutile. La femme s'obstinait à rester femme. De l'enchantement elle avait seulement conservé les sabots. De petits sabots noirs et parfaitement cirés.

La femme se retourna. Pour tous deux, l'illusion de sûreté à peine effleurée s'évanouit à jamais dans cette clarté éblouissante où rien n'existe.

Peut-être, songea-t-elle, accepterait-il de lui donner à boire...



Pour les  
ateliers d'écriture  
de Myrtille et  
Bon Othé.

Jean-Claude  
Lévesque 1993